

Article

« Classiques canadiens, 1760-1960 »

Laurent Mailhot

Études françaises, vol. 13, n°3-4, 1977, p. 263-278.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036655ar>

DOI: 10.7202/036655ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

classiques canadiens

1760-1960

LAURENT MAILHOT

Il existe évidemment plusieurs bibliothèques idéales de la littérature canadienne-française ou québécoise : celles de l'ignorant, du savant, de l'amateur (sombre ou éclairé), du défricheur, du bel indifférent, de l'engagé volontaire, du conscrit, du déserteur, de l'étranger. Sans compter les âges et les sexes, les états et les moments. Il y a les bibliothèques idéales officielles, adultes, complètes, bien rangées, et les bibliothèques idéales clandestines, partielles, rongées, passionnées.

La bibliothèque idéale doit-elle être dite imaginaire, absente, abstraite, utopique, idéaliste? Elle est la seule réelle, la seule vraie. Toutes les autres en dépendent. On achète parce que l'on désire, on classe pour mieux voir les vides, les trous, les rayons et les ombres. Les faibles *Réminiscences* d'Arthur Buies ne sauraient remplacer ses *Mémoires*, inexistantes et pourtant nécessaires. Il faut imaginer la suite des œuvres (et de la vie) d'Aubert de Gaspé fils. Il nous manquera toujours les lettres ou le journal d'exil de Dessaulles. Nous récrivons

(et réentendons) les lourds discours de Papineau. Nous voudrions d'autres contes philosophiques de Napoléon Aubin, d'autres comédies de mœurs de Petitelair, d'autres poèmes de la famille Garneau¹, de nouvelles critiques et chroniques d'Hector Fabre, de Jules Fournier, d'Olivar Asselin. Par contre, nous sommes débordés par les sermons, les catéchismes, les feuilletons, les proses « où les vers se sont mis », les concours de collège et autres *juvenilia*, les procès-verbaux de l'École littéraire de Montréal...

LES GRANDES FAMILLES DANS L'ÎLE DÉSERTE

À la fin de *Jean Rivard (Économiste)*, l'auteur fait visiter au narrateur la maison du héros, où une chambre sert de bureau, et une armoire (« qui couvrait tout un pan de la muraille ») de bibliothèque. Le cultivateur-maire-député possède quatre ou cinq cents volumes. On n'insiste pas trop sur la religion (« une excellente édition de la Bible, et quelques ouvrages choisis... », ni sur les classiques grecs, latins, français; « une trentaine d'ouvrages d'histoire et de politique » internationales, c'est plus inattendu; des traités scientifiques et techniques, particulièrement « sur la chimie agricole, les engrais, les dessèchements, l'élevage des animaux, le jardinage, les arbres fruitiers, etc. ». Enfin, quelques encyclopédies, dictionnaires, ouvrages de droit, « et les statuts du Canada que Jean Rivard recevait en sa qualité de juge de paix ». Aucune œuvre frivole ou moderne. Ce genre de littérature (d'imagination, d'émotion, de distraction) ne saurait convenir qu'« à certaines classes de lecteurs blasés ». À côté de sa bibliothèque utilitaire, Jean Rivard a cependant conservé, « seuls, à part, dans un coin », quatre livres « vieillis et usés » : *Robinson*

1. Qui comprend, on le sait, par descendance directe ou cousinage immédiat, les poètes François-Xavier, Alfred et Saint-Denys Garneau, Simone Routier, Anne Hébert. À côté de cet arbre généalogique, Alain Grandbois et sa sœur Madeleine font figure d'orphelins; Claude-Henri Grignon, malgré ses pseudonymes, son oncle (Vieux Doc) et sa cousine (Germaine Guèvremont), fait petite famille, de même que le clan Ferron-Cliche. Ne parlons pas des filles d'Etienne Parent, mariées à Antoine Gérin-Lajoie, à Benjamin Sulte, ni des couples littéraires très divers, plus ou moins précaires, que représentent Charles Gill et Gaétane de Montreuil, Alice Lemieux et Rosaire Dion-Lévesque..

Crusoe, *Don Quichotte*, une *Vie de Napoléon* et *l'Imitation de Jésus-Christ*. C'est la bibliothèque idéale — la source des rêves, du courage, de l'illusion — de ce solitaire besogneux.

Réfugié dans une île (méditerranéenne), Jean Éthier-Blais, auteur d'*Exils*, emporterait dans sa petite valise les *Chroniques* d'Hector Fabre, *l'Histoire du Canada français* de Groulx, *le Paon d'émail* de Paul Morin, des poèmes en prose de Marcel Dugas, des aphorismes de François Hertel et de Jean Tétreau². Le havresac de Réjean Ducharme comprendrait Nelligan, un Benjamin Sulte, un Aegidius Fauteux, ou encore Édouard Montpetit cité par Hermas Bastien — « ... préparons-nous, dans le culte de la supériorité », en exergue à *l'Hiver de force* —, et surtout *la Flore laurentienne* de Marie-Victorin.

Dans l'esprit de Jacques Ferron, Saint-Denys Garneau est en enfer (avec sa mère, ses amis et commentateurs), Borduas et Gauvreau au purgatoire. Au ciel — *le Ciel de Québec* —, c'est-à-dire dans l'arrière-cuisine de l'Histoire et de la Littérature, sont rassemblés les conteurs, les *quêteux*, les *robincoux*, les Amérindiens, les Irlandais (tous Québécois), les ethnologues³ et les auteurs de monographies paroissiales ou régionales. La bibliothèque idéale de Victor-Lévy Beaulieu — outre les livres qu'il a fait publier au Jour, à l'Aurore et chez VLB — inclurait tous les Ferron, y compris une cousine, *Rose Ferron...*, *la stigmatisée de Woonsocket*, Jack Kérouac,

2. « Pauvre Vendredi! Quel sort sera le tien! » (*Signets II*, CLF, 1967, p. 16). L'inventaire fait par Ethier-Blais lui-même (p. 11-16), mentionne Groulx, Hertel (*Anatole Laplante*) et — plutôt que Fabre, Morin, Dugas et Tétreau — *Menaud maître-draveur*, *l'Histoire de la littérature canadienne-française* de Berthelot Brunet, ainsi que Grandbois et les deux Lapointe, poètes.

3. Aux yeux de Ferron, *le Rêve de Kamalmouk*, de Marius Barbeau — mythologie amérindienne romancée — est « le seul livre poétique, c'est à-dire véritable, qui rende compte de ce fait fondamental, le conflit des civilisations européenne et canadienne qui, lentement, durant trois siècles, s'est déplacé de l'Atlantique au Pacifique. C'est le premier livre de notre littérature, le numéro « un » de la collection Nénuphar. Un grand livre dont on ne parle jamais parce que sa beauté est d'une infinie tristesse » (*Escarmouches*, II, Leméac, 1975, p. 73).

le *Canuck*⁴ de Lowell (Mass.), le *Sourire du martyr* de Gérard Raymond, quelques manuels de la Tempérance et de la Confession⁵. La bibliothèque de Jean-Claude Germain ressemble à celle de Beaulieu, en plus robuste, et à celle de Ferron, en plus hilarant : *Originiaux et détraqués* (voir sa célèbre préface), prouesses d'« hommes forts », le *Sérum qui tue* (1928), de Marc-René de Cotret, les *Faux-Brillants* (1885), comédie d'un ancien premier ministre, *En attendant Trudot*, etc.

Passons des lectures politiques aux lectures des politiciens. Georges-Émile Lapalme écoutait les voix de Malraux. Duplessis ne lisait rien mais se référait parfois au *Catéchisme des électeurs*, aux historiens Chapais et Rumilly, dévoués conseillers, peut-être aux *Médailles anciennes* de son élégant rival Paul Gouin. Des députés libéraux actuels, M. André Raynauld est sans doute un des rares à se souvenir des origines intellectuelles de son parti, et le seul à lire *la Grande Guerre ecclésiastique* (1873) de Louis-Antoine Dessaulles, « après l'avoir cherché pendant à peu près dix ans⁶ », ou le *Papineau* d'Éva Circé-Côté.

Au temps de *la Grève de l'amiante*⁷, la modeste section québécoise de la bibliothèque (fonctionnaliste) de Pierre-Elliot Trudeau consistait principalement en revues nationalistes (à pourfendre), en *Mandements* épiscopaux, en brochures corporatistes de l'École sociale populaire, en vieux annuaires de la Faculté des sciences sociales de Laval. Pouvaient s'y ajouter —

4. « ... Comme Canuck il est au bas de l'échelle sociale américaine, les Noirs même lui sont supérieurs, et il faut lire dans les *Souterrains* la triste histoire d'amour de Mardou Fox, la négresse, et du marin canadien-français Léo Percepied pour se rendre compte jusqu'à quel point Kérouac a été incapable de sublimer son appartenance canadienne-française » (V.-L. Beaulieu, « Un Canuck au bout de sa route », *le Devoir*, 25 octobre 1969, p. 19). « Rien de québécois chez le romancier Jack Kérouack », affirme de son côté Jean-Marie Poupart (*le Devoir*, 8 février 1975, p. 16).

5. Pour plus de renseignements, cf. V.-L. Beaulieu, *Manuel de la petite littérature du Québec*, Montréal, l'Aurore (autre enfant martyr?), 1974.

6. Réponse à une enquête du *Devoir* (supplément littéraire de l'automne 1976).

7. Les événements sont de 1949; le livre est de 1956.

à cause de leur pessimisme — un Olivar Asselin, un Victor Barbeau, mais surtout le *Canadien* de Wilfrid Bovey, *The French Canadians* de Mason Wade, *French Canada in Transition* de E.C. Hughes... Quand il arrivait au codirecteur de *Cité libre* de se référer à un autre historien québécois que l'abbé Maheux, il parlait des « Trois *illusions* de la pensée canadienne-française », là où Michel Brunet avait écrit « dominantes »; il parlait de l'« antiimpérialisme » et du « canadianisme (*sic*) », là où Brunet dénonçait l'anti-étatisme et le messianisme⁸. Aujourd'hui, si on en juge par les citations internationales et transnationalistes — de Thémistocle à Malraux en passant par Renan — du Premier Ministre devant la Chambre de commerce de Québec (janvier 1977), l'arsenal politico-littéraire de M. Trudeau et de ses aides de camp ne comprendrait *aucun* écrivain québécois.

CLASSICISME INTROUVABLE

Les *classiques* de la littérature canadienne-française, de 1760 à 1960, peuvent être plusieurs dizaines ou quelques unités (à peine), selon la définition que l'on adopte. Si on tient compte du rayonnement, le seul ouvrage de ces deux siècles qui soit devenu un mythe — sinon un texte — international est *Maria Chapdelaine*, cette cousine à la mode de Bretagne qui nous ressemble comme une sœur, une fille, une grand-mère. Les autres sont à peu près inconnus hors de nos frontières. Sont-ils de première classe, au premier rang? Ils sont seuls, ici, à leur époque. Font-ils encore autorité? Pas dans leur domaine: François-Xavier Garneau est passé de l'histoire à la littérature, pour d'autres (poètes, romanciers, critiques) c'est l'inverse. Méritent-ils d'être imités? Ils ne sont plus pastichés, comme jadis Camille Roy ou Lionel Groulx, mais plutôt parodiés, métamorphosés. Fréchette ou Marchand sont repris au théâtre; Nelligan est présent dans *le Nez qui voque*, les Patriotes exilés se retrouvent chez Hubert Aquin.

8. Cf. *la Grève de l'amiante*, Ed. du Jour, 1970, p. 28, note 43.

Beaucoup de pseudo-classiques⁹ sont *classés* comme un monument, un site, ou une affaire. Ils n'ont même pas l'antiquité relative, la saveur archaïque des récits, relations, histoires et descriptions du Régime français. Ils sont seulement dépassés, démodés, anciens. Heureusement (pour eux), on vieillit vite ici. *Le Survenant* et *Menaud* sont entrés dans la légende. *Trente Arpents* aura bientôt le grain des beaux meubles rustiques. D'autres œuvres, conformistes sans être tout à fait conformes aux règles d'usage, sentent le déjà-vu, l'ailleurs, le nulle-part, l'à-peu-près, le jamais-lu. Faucher de Saint-Maurice, qui a beaucoup voyagé, beaucoup publié, a peu vécu et peu écrit. Il a laissé des œuvres composites, inchoatives, prolixes, intéressantes par fragments.

Si on se réfère aux canons esthétiques habituels — division des genres, fidélité aux lois, équilibre et clarté —, nos œuvres sont baroques, romantiques, parfois précieuses, le plus souvent académiques, très peu *classiques*. Nos premiers romans ne sont pas des romans mais des légendes fantastiques ou des thèses agronomiques; nos premiers poèmes sont des chansons, des cantiques, des maximes (Michel Bibaud); nos premiers spectacles sont des discours. *L'Influence d'un livre* est médiéval, germanique, magique; *Une de perdue, deux de trouvées* a les couleurs et la luxuriance des Tropiques. *La Terre paternelle* ou *Jean Rivard* ne sont pas davantage de lumineux jardins à la française, aisés, harmonieux, mais un sombre mélange de souches, de clôtures, de vents bibliques et nordiques.

S'ils ne furent pas classiques à la façon des XVII^e ou XVIII^e siècles, quelques-uns de nos écrivains furent-ils au moins classiques modernes, comme Gide ou Valéry, ou néo-classiques, comme Montherlant? Nourris de grec et de latin — et malgré les efforts de Marcel Dubé du côté d'*Antigone* et d'*Électre*, ou plutôt d'Anouilh et des Américains —, nous n'avons d'autre statue à offrir au Musée imaginaire de la tragédie (classique) mondiale que le friable *Brutus* de Paul Toupin.

9. Lucien Rainier, M.-A. Lamarche et divers auteurs réunis pour leurs bonnes œuvres dans la collection « Classiques canadiens » chez Fides.

Classique veut dire aussi caractéristique (d'une époque, d'une école, d'un mouvement). C'est en ce sens que nous pouvons désigner quelques dizaines d'œuvres comme phares, jalons, étapes. Nosseigneurs Bourget, Laflèche et Paquet n'ont ni la parole de Bossuet, ni l'esprit (le cœur) de François de Sales, ni même la plume de Louis Veillot. Garneau n'a pas la « substance » de Michelet; Groulx n'a pas l'hellénisme et le romanisme de Maurras. Pourtant, ils nous touchent. Nous les lisons comme d'authentiques primitifs, à la fois lointains et tout proches, gris foncé ou vert pâle, célestes et terriens.

Étudiés dans les classes? Comment? Pendant combien de temps? Nos meilleurs écrivains ont été tour à tour oubliés, censurés, redécouverts, perdus, déplacés. Un poète devient épistolier (Crémazie) ou conteur (Fréchette); un historien (Garneau) devient idéologue, orateur, poète; un essayiste (Buies) est lu comme géographe et fonctionnaire. Sans compter la psychanalyse de Laure Conan et les fonctions et séquences de Propp plaquées sur *Charles Guérin*.

Loin d'être figés, immobiles, nos modestes classiques sont difficilement classables. Crémazie est meilleur critique que Casgrain, *Angéline de Montbrun* est plus scandaleuse que *Marie Calumet*. Nos essayistes les plus lisibles sont des journalistes engagés comme Buies, Fournier ou Asselin. Tel pamphlet devient document, telle lettre roman, tel sermon épopée — et *vice-versa*. Les lueurs de notre obscurité vacillent, oscillent entre l'étouffement et la lumière. Aucune ne brille d'un éclat pur, continu et constant. D'une décennie à l'autre, sans jamais disparaître, leur audience rétrécit ou s'élargit; ils font l'objet de rééditions, de colloques, de thèses, ou seulement de notices, de références. Ils entrent dans la littérature et en sortent. Ils sont précaires, ils sont jeunes, ils sont vivants.

EN POÉSIE

En poésie, la première place est évidemment réservée aux recueils — *Poésies complètes, Poèmes* — de Nelligan, Grandbois, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Rina Lasnier. Ils sont omniprésents dans les classes, les librairies, les anthologies,

les récitals, et, pour les trois premiers, dans les œuvres littéraires qu'ils ont inspirées, influencées. Nelligan (« Nez litigant ») lance et soulève *le Nez qui voque*, Grandbois préside à l'Hexagone et à *Liberté*, Saint-Denys Garneau se retrouve chez Anne Hébert, etc. Seule Rina Lasnier est plus isolée, biblique, bilingue, parabolique, associée tantôt à Claudel, tantôt au Père Lamarche. Grandbois, Garneau, Hébert, parfois Lasnier sont dits les « grands aînés¹⁰ ». Nelligan, le plus ancien, se tient toujours au « portail des vingt ans » : frère cadet qu'on aime, qu'on protège.

Au XIX^e siècle¹¹, il n'y a, je pense, aucun recueil à placer tel quel dans la Bibliothèque idéale. Pas même les étranges *Premières Poésies* d'Évanturel, qui seront les dernières (1878). De ce jeune poète post-romantique et pré-nelliganien, à l'« aurore automnale », à la « flamme mourante », aux hivers phtisiques, on ne saurait relire tous les ans que quatre ou cinq pièces. C'est également le cas de Crémazie (*le Potowatomis, Promenade de trois morts...*) et de Fréchette (*la Découverte du Mississipi*, quelques moments de la *Légende d'un peuple*). Des membres réguliers de l'École littéraire de Montréal¹² au début du XX^e siècle, peu de poèmes (de Gill, de Ferland, d'Alphonse Beaugard) pourraient échapper à l'oubli.

10. Qu'ils soient *modernes* ou non — suivant les définitions opposées de Gilles Marcotte et de Philippe Haeck (celui-ci doute que *Regards et jeux dans l'espace* et *Songes en équilibre* soient « valables sur le plan du langage ») —, Grandbois, Garneau et Hébert se situent à la charnière de deux époques, ici.

11. L'anthologie de la poésie canadienne-française du XIX^e siècle que prépare John Hare deviendra peut-être, elle, un *classique*. Très utile est l'identification et la remise en circulation de la *Poésie nationaliste au Canada français (1606-1867)* par Jeanne d'Arc Lortie aux P.U.L. (1975). On me permettra de signaler aussi qu'une équipe travaille, aux P.U.Q., à une anthologie générale de la poésie du Québec.

12. Voici le jugement, tranchant sans être injuste, du futur fondateur de l'Académie, qui fut membre de l'École : « N'étant, dans les faits, qu'une école de nom, n'ayant pas de maîtres et pas davantage de disciples, l'École littéraire n'a rien créé, n'a rien renouvelé et n'a rien illustré. Elle n'a fait éclore aucun talent et elle n'a fertilisé aucun de ceux qui se sont joints à elle. Voilà l'exacte mesure de son action (...) l'École littéraire n'a réuni que des fruits trop secs ou trop verts » (Victor Barbeau, « L'École littéraire de Montréal », dans les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 14, *Profils littéraires*, 2^e série, 1972, p. 139-140).

Parmi nos classiques modernes (ou l'inverse), il faut faire une bonne place à Paul Morin — qu'on devrait être à la veille de redécouvrir —, surtout au *Paon d'email*, si fier, sonore, mythologique et théâtral, prisonnier d'une écriture qui le définit comme mortel, mourant :

*O profonde, amoureuse paix orientale
Des cyprès ombrageant un sépulcre exigü,
Vous me garderez mieux que la terre natale
Sous l'érable neigeux et le sapin aigu!*

Morin n'en finit plus de faire neiger dans l'azur sicilien, sur les temples grecs (*Ami, ne rentrons pas...*), sur les cyprès, les fontaines, les ruines, les fleurs exotiques, les cimetières marins. C'est sa façon de convertir son exil. Un autre poète à rapatrier est Marcel Dugas, baroque raffiné, décadent pudique, pas du tout oriental ou méditerranéen. Une sorte de Parisien mont-réalais, alors qu'il y eut tant de Montréalais parisiens, ici, du *Nigog à Amérique française*. Dugas est poète (verlainien) en prose, parfois proche de Cocteau : « Pour un cinéma voluptueux et ironique, fleuri de légers sarcasmes, voltigeant à l'entour de vierges mobiles, caressantes, fluides comme l'eau d'un lac ou des miroirs » (*Psyché au cinéma*, 1916) ; de Gide : « Sois incohérent avec patience et ténuité ; c'est ta nature, et peut-être, ta façon de régner » (*ibid.*) ; de Marcel Dugas lui-même, « papillon aveuglé et fou », « ramené à cette brûlure de la sombre flamme qui se consume en moi-même » (*Cordes anciennes*).

Immédiatement après la Guerre, *le Vierge incendié*¹³ du jeune Paul-Marie Lapointe (1948) voisine, sans y aborder, *les Îles de la nuit* (1944) de Grandbois. « Crâne balayé rose, je vais partir dans la barque du cheval... », annonce Lapointe. Ces ruines, ces couleurs, ces « mots-flots » — « le paysage était à refaire » — sont également ceux des albums d'art et de poésie de Roland Giguère, dont *les Armes blanches* (en attendant *l'Âge de la parole*) est l'instrument le plus sûr.

13. Que vient d'analyser Jean-Louis Major (manuscrit à paraître aux P.U.M., coll. « Lignes québécoises »). Quant à Claude Gauvreau, son meilleur recueil, *État mixte*, est de 1968 (Ed. d'Orphée).

DU CONTE AU ROMAN ET AU THÉÂTRE

Dans le domaine de la fiction narrative — mettons ici sur le même rayon contes, légendes, récits, romans, nouvelles et même le théâtre —, la tradition orale est sans doute plus riche que les textes écrits et publiés. On peut toujours en trouver des échos, des traces, dans *l'Influence d'un livre*¹⁴, *les Anciens Canadiens* ou *Forestiers et voyageurs*. Retenons, à ce titre, les Aubert de Gaspé, fils et père, ainsi que Taché, à l'aise dans le folklore et les genres *Divers*¹⁵. Le seul recueil de nouvelles à pouvoir être dit *classique* est celui du compilateur John Hare¹⁶. Enfin, les introductions, préfaces, postfaces, autocensures, défenses et illustrations, idéologiquement engagées, honteuses ou triomphalistes, sont souvent plus intéressantes¹⁷ que les romans eux-mêmes.

La Terre paternelle, du notaire Lacombe, est le prototype des thèses agricuturistes romancées. Le manichéisme y fonctionne à merveille; tout y est sobrement agencé. Moins sec, plus littéraire, est le solide *Charles Guérin* de Chauveau, homme de lettres (et homme d'action) important dont il serait temps d'écrire la biographie¹⁸, comme on l'a fait pour Taché ou Gérin-Lajoie. Les deux meilleurs, sinon les deux seuls, romans du XIX^e siècle canadien-français sont *Une de perdue*, *deux de trouvées* et *Angéline de Montbrun*. Ils sont tous les deux naïfs, inconscients, emportés, l'un vers les aventures tropicales et les monstres pittoresques, l'autre vers la mystique refoulée en ascèse puis en masochisme. Le roman de Boucherville est large, lâche, débordant; celui de Laure Conan est étroit, dur, concentré. Voilà les deux pôles — Amérique fran-

14. Beau titre (1837) que l'abbé Casgrain, on le sait, camoufla sous l'inoffensif *Chercheur de trésors* (1864).

15. Tel est le titre du troisième ouvrage, posthume (1893), de Gaspé père.

16. *Contes et nouvelles du Canada français, 1778-1859*, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1971.

17. Voir la compilation de G. Rousseau, *Préface des romans québécois du XIX^e siècle*, Sherbrooke, Cosmos, 1970; D.M. Hayne et M. Tirol, *Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837-1900*, UTP/PUL, 1968 (mille détails sont à savourer dans cet ouvrage technique).

18. Il existe tout de même le mémoire de maîtrise de Cl. Magny, *Pierre-Joseph-Olivier Chauveau; sa vie, ses œuvres*, Université de Montréal, 1968.

çaise et morale catholique — de notre imaginaire collectif traditionnel.

Puisque *Maria Chapdelaine* fait partie de la littérature canadienne-française comme fille adoptive (ou fille *engagée*), ce qui serait ailleurs feuilleton ou roman populaire devient ici référence et référent, moteur, matrice. Nous lisons — ou ne lisons pas — *Maria Chapdelaine* autrement que les Bretons et les Français :

Menaud était assis à sa fenêtre et replié sur lui-même. (...) Soudain, Menaud se dressa sur son siège comme si ce qu'il venait d'entendre eût ouvert là, sous ses pieds, un gouffre d'ombre.

Ce sera tout à l'heure une braise, une flamme, un « feu d'abatis ». *Maria Chapdelaine* est l'austère, le sombre, le violent horizon sur lequel se découpent pêle-mêle *Menaud maître-draaveur*, *la Scouine*, *Un homme et son péché*, *Trente Arpents*, qui marquent à quelques années d'intervalle l'apogée et la fin du Terroir. *Le Survenant* est notre *Grand Meaulnes*, les *Lacasse de Bonheur d'occasion* sont nos *Pasquier* ou nos *Thibault*, *Poussière sur la ville* est notre *Nausée*. Devenus contemporains des Français (pas encore des Parisiens), nous pouvons désormais les fréquenter sans les imiter.

Parmi les succès de scandale, ni la truculente *Marie Calumet* du major Girard, ni *les Demi-Civilisés* du journaliste Harvey ne sont des œuvres durables. C'est un insuccès de scandale, où la censure fut absolument efficace — *le Débutant* (1914) d'Arsène Bessette —, qui est l'œuvre la plus lisible, la plus fraîche. Au milieu du siècle, les défis sont plus réels et la révolte est puissante dans les *Contes pour un homme seul* (1944) d'Yves Thériault, *le Torrent* d'Anne Hébert, *le Mathieu* de Françoise Loranger. Nous retrouverons ces noms au théâtre, avec ceux de Gélinas, Dubé, Languirand (*les Grands Départs*), Ferron (*les Grands Soleils*¹⁹).

19. Malgré son peu de succès à la scène dix ans plus tard — pour toutes sortes de mauvaises raisons —, cette pièce (première version, chez Orphée) date de 1958. A cette époque, les contes de Ferron sont encore dispersés et en partie inédits.

Au XIX^e siècle, la pièce la plus intéressante est *Une partie de campagne*²⁰, de Pierre Petitclair, dont le sujet rappelle *l'Anglomanie*²¹ de Quesnel, mais qui en diffère par le ton et le rythme. Un étudiant snob, baptisé Guillaume, anglicisé en William, revient passer ses vacances aux bords du lac Calvaire. Il ne reconnaît ni sa fiancée ni ses amis d'enfance, qui entreprennent de lui faire la leçon. Les niveaux de langue s'étagent et font contraste, comme les villageois et paysans s'opposent aux citadins et aux touristes. Les *reels* du Musicien, les pataquès de Flore et Baptiste sont présentés comme une sorte de contre-culture. Ignorer la « maisantoupie », prononcer *élégance* pour éloquence, *politesse* pour politique, confondre Eugène Sue et Victor Hugo avec « Jeanne Sure » et « Victoire Gigo », c'est opposer à la culture officielle, étrangère, importée, l'authenticité du folklore et du bon sens populaire.

La partie ne sera gagnée qu'un siècle plus tard. Jusquelà, dépassé par les prédicateurs et les tribuns, le théâtre canadien-français s'épuisera entre les divertissements versifiés et le culte (très peu historique) des héros et martyrs. Du *Jonathas* (1935) biblique, juvénile, du Père Lamarche, disciple de Ghéon, aux *Grands Soleils* primitifs et révolutionnaires du mécréant Ferron, fils de Chénier, la route passe par la courbe des *Fridolinades* et le détour des veillées-du-bon-vieux-temps en famille au Monument national.

ESSAIS EN TOUS GENRES (LITTÉRAIRES)

C'est dans le domaine vaste et peu exploré des *essais* que quelques découvertes ou surprises attendent peut-être l'amateur de Bibliothèque idéale. Entendons par essai, avec *le Petit Robert*, un « ouvrage littéraire en prose, de facture très libre, traitant d'un sujet qu'il n'épuise pas ». Avec Lukacs, distinguons les essais littéraires authentiques de « ces écrits utiles, nommés improprement essais, qui ne peuvent jamais nous

20. Créée à Québec en 1857, reprise en 1860, 1866, parue à Québec chez Joseph Savard en 1865; sera peut-être rééditée bientôt dans les « Cahiers du Québec », chez HMH.

21. D'où l'attribution erronée que fait, par exemple, *la Barre du jour*, I : 3-4-5, juillet-décembre 1965, p. 113.

donner plus que des enseignements, des éléments d'information et des « rapports »²². Excluons donc les traités didactiques, les sciences humaines, la critique spécialisée. Incluons cependant la littérature intime (mémoires, journaux, fragments autobiographiques), à condition qu'elle ne soit pas réductible au récit romanesque ou romancé.

L'Histoire du Canada de Garneau appartient davantage à la littérature qu'à la science historique, contrairement aux *Cours secs et linéaires* d'un Ferland ou d'un Chapais. Je dirais la même chose de *l'Histoire*, plus savante, de Groulx. Son idéologie, sa passion, son style le rapprochent des essayistes-orateurs (si ces termes ne sont pas contradictoires). Que retenir d'autre²³ de cette œuvre immense que le Passé irrigue sans la noyer? On peut hésiter entre *les Anciens Canadiens* et les *Mémoires* du vieil Aubert de Gaspé, qui sont presque deux moutures de la même œuvre, comme entre *Originaux et détriqués* et les *Mémoires intimes* de Fréchette. Autre aspect de la littérature orale, plus ou moins improvisée, directe, en acte : le fameux *Discours de Notre-Dame* de Henri Bourassa.

Crémazie épistolier et critique est plus vigoureux que Crémazie versificateur claironnant, mais il faut encore choisir — des lettres ironiques à Casgrain, un peu de *Journal du siège de Paris...* — dans la *Prose* que vient d'éditer avec soin Odette Condemine²⁴. Après avoir été longtemps censuré, tout Arthur Buies demeure scandaleusement introuvable. Ce n'est pas trop grave pour le Buies journaliste (même de *la Lanterne*), reporter, géographe ou propagandiste, mais les *Lettres sur le Canada* sont un pamphlet prophétique et les *Chroniques*, inégales, ont des pages fulgurantes : essais (« Le pré-

22. G. Lukacs, « Nature et forme de l'essai », *Études littéraires*, 5 : 1, avril 1972, p. 92. Il s'agit de la traduction du premier chapitre de *L'Âme et les formes* (Berlin, 1911), qui paraîtra chez Gallimard en 1974.

23. Pour les *Rapailages*, contentons-nous de l'amusant pastiche « Rabâchages » dans L. Francœur et Ph. Panneton, *Littérature à la manière de...*, Garand, 1924.

24. *Oeuvres*, II : *Prose*, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1976, 438 p. « Crémazie aurait envoyé plus de huit cents lettres à sa mère et à ses frères » (p. 9) ; il n'en reste que soixante-cinq.

jugé »), crises existentielles à Paris et à San Francisco, réflexions sur le vide et le passage du temps.

Pour représenter à la fois le clan Papineau-Dessaulles, Saint-Hyacinthe, la bourgeoisie *rouge* et la jeunesse de l'époque, c'est *Fadette, Journal d'Henriette Dessaulles, 1874-1880* qu'il faut choisir. Tout y est : l'indépendance frondeuse (comme chez l'oncle Louis-Antoine), le libre examen, une pointe d'anticléricisme et de complexe d'Electre. La lutte pour la vérité et la liberté est appuyée, chez Henriette, par une forte passion amoureuse. Dommage que ses billets au *Devoir* soient si fades. Henriette Dessaulles n'est elle-même qu'entre quinze et vingt ans — comme Nelligan. L'âge mûr et la vieillesse conviennent magnifiquement, au contraire, aux Mémoires de Robert de Roquebrune, qui représente à peu près seul, au XX^e siècle, la petite noblesse des seigneuries.

Aucun ouvrage de critique littéraire parmi ces essais en tous genres à relire pour le plaisir. Seulement quelques préfaces : Dantin sur Nelligan... Certains numéros de revues font sans doute partie de notre Musée imaginaire sinon d'une Bibliothèque idéale : l'année du *Nigog*, la fin de *Vivre*, une paire de *Gants du ciel*, Saint-Denys Garneau au milieu de *la Relève*, les *Idées* contrastées des notaires Brunet et Pelletier, le clochard et le connétable... du côté socio-politique, *Relations*, en noir, sur la silicose et l'amiantose (avec rétractation en perspective), les signatures d'un Vallières ou d'un Vadebonceur dans *Cité libre*. Nous arrivons à 1960 où l'essai fondamental, mieux que les *Insolences* et *Convergences*, est le *Journal d'un inquisiteur*²⁵ inconnu, Gilles Leclerc : « Je ne parle jamais de la liberté de parole, je la prends. »

ENTRE LA LIBRAIRIE ET LE MUSÉE

Fallait-il commencer par le commencement ? Après 1760 — « ... c'est un livre qui se ferme », dit Frégault —, j'aperçois l'*Appel à la justice de l'État* de Du Calvet, la bonne pédagogie de Perrault, les « magasins » hétéroclites de Bibaud, les

25. Ed. de l'Aube, coll. « Fatum », 1960 ; réédité au Jour (préface de Jean Marcel), 1974.

premières feuilles politiques, les harangues réformistes ou révolutionnaires, les sages conférences d'Étienne Parent. On doit les retenir parce qu'ils sont les premiers, les pionniers. On doit les retenir en mémoire, en Histoire, pas nécessairement dans sa bibliothèque littéraire (idéale). Car ils *écrivent* moins qu'ils ne parlent, ne plaident, ne se — nous — défendent. C'est finalement l'échec de 1837-1838 qui nous réduit à la plume et au papier, à l'écriture²⁶, à l'opacité d'un langage qui ne va plus de soi.

On pourrait répartir la Bibliothèque canadienne-française idéale non plus d'après les genres et les époques, mais suivant les régions naturelles. Musée Maria-Chapdelaine à Péribonka (malgré les réserves du Saguenay-Lac-Saint-Jean envers Louis Hémon, musée Laure-Conan à Pointe-au-Pic, musée Albert-Laberge à Beauharnois (j'imagine), etc. Charlevoix est le pays de *Menaud* pour la montagne, de Pierre Perrault pour le fleuve et l'Île-aux-Coudres. Le Chenal du Moine est inséparable du *Survenant*, et les Laurentides d'*Un homme et son péché*. (Saint-Jean-de-Dieu et Montréal-Nord se partageront la saga de Victor-Lévy Beaulieu.)

Cependant, la Mauricie est peu visible dans *Trente Arpents*. Nous n'avons pas de « roman des Cantons de l'Est », même si Jean Rivard en défriche un lot. Saint-Henri a été une fois pour toutes arpenté et défini par Gabrielle Roy, mais les autres quartiers de Montréal existent peu, même le *Quartier Saint-Louis* de Roquebrune (corrigé et complété par le *Carré Saint-Louis* de Jean-Jules Richard), même la Côte-des-Neiges des intellectuels... Notre littérature régionaliste aura été aussi peu régionale qu'universelle, et pour les mêmes raisons. Rien de comparable, avant 1960, à ce que sera le Maskinongé mythique et réel de Jacques Ferron.

26. « J'appelle ECRITURE QUEBECOISE les textes qui, depuis plus d'un siècle se nourrissent, et naissent, d'un doute réel quant à la possibilité d'une installation française en Amérique britannique du Nord. Ce sont les seuls vivants. Ils sont provoqués par la claire vision de la mort (...) L'inconfort ne se chante pas. Il s'écrit » (G.-A. Vachon, « Naissance d'une écriture », *Études françaises*, IX, 3, août 1973 — no spécial sur « les Démocrates canadiens 1845-1875 » —, p. 194-195).

Une bibliothèque, étant constituée de livres par définition, n'a pas la souplesse d'une anthologie ou d'une encyclopédie. La Bibliothèque idéale de la littérature québécoise contiendra donc de beaux gros livres comme les *Œuvres* de Saint-Denys-Garneau ou la *Flore laurentienne* (rééditée), mais elle ne pourra intégrer des noms de polygraphes aussi importants — pour l'histoire, au moins — que Casgrain et Taché (couple antinomique), Fournier et Asselin, Dantin, etc. Une bibliothèque vraiment *idéale* (et non idéaliste) devrait être une souple Anthologie. Peu de livres y figureraient à part, intégralement, mais des poèmes, des contes, des essais, des descriptions, des fragments autobiographiques et romanesques, quelques pamphlets. Notre Bibliothèque, entre la Conquête et la Révolution tranquille(s), est un seul Livre, en train de se (re)faire.